

Compte-rendu concert. Toulouse, le 20 janvier 2017 ; Mozart, Beethoven, Schubert : Symphonies ; Orch. National du Capitole / Rinaldo Alessandrini.



Compte-rendu concert. Toulouse, Halle-aux-grains, le 20 janvier 2017 ; Symphonies de Wolfgang Amadeus Mozart, Ludwig Van Beethoven et Franz Schubert ; Orchestre National du Capitole de Toulouse ; Direction :

Rinaldo Alessandrini. Le concert était sans soliste et il a mis en vedette l'orchestre dans sa formation classique avec un effectif modeste en comparaison du concert précédent, voir chronique du concert avec la symphonie Leningrad. Petit ensemble, donc avec seulement trois contrebasses et à la direction, le chef Italien Rinaldo Alessandrini, spécialiste de l'ère baroque (Monteverdi et Vivaldi en tête de file). Le concert a été agréable et sans effets provocateurs, voire sans surprises.

Un concert tout en équilibre

La première symphonie de Mozart est encore balbutiante et l'on devine plus que l'on ne peut l'apprécier, le génie mozartien en devenir. Il n'avait que 9 ans lorsqu'il l'a composée à Londres. Trois mouvements à la mode italienne avec deux Allegros, encadrant un Andante galant.

La première symphonie de Beethoven est plus consistante. Son

énergie et sa puissance rythmique sont d'un compositeur affirmé de 29 ans. L'équilibre orchestral est parfait, tous les plans sont mis en lumière, les tempi, sont raisonnables. Les nuances sont sans surprise et l'orchestre semble jouer avec plaisir sous la direction rigoureuse du chef Italien. De la belle musique sans heurts.

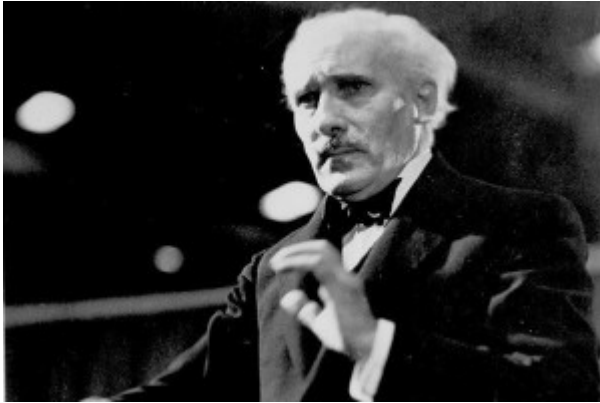
Pour la quatrième symphonie de Franz Schubert, les cors sont augmentés et les couleurs dites « tragiques » peuvent se dévoiler. Rien de bien particulier dans la direction de Rinaldo Alessandrini : il laisse les belles sonorités de l'orchestre de déployer. Le chant circule agréablement. Point d'effets dramatiques mais plutôt une interprétation très « classique » et sage.

Un bien agréable concert qui se laisse écouter sans efforts, bien loin du tourbillon frénétique actuel ou de la musique engagée et à programme. Un moment de pause que l'orchestre comme le public ont semblé grandement apprécier.

Compte-rendu concert. Toulouse, Halle-aux-grains, le 20 janvier 2017 ; Wolfgang Amadeus Mozart (1756-1791) : Symphonie n° 1 en mi bémol majeur KV.16 ; Ludwig Van Beethoven (1770-1827) : Symphonie n°1 en do majeur, op.20 ; Franz Schubert (1797-1828) : symphonie n°4 en do mineur « tragique » D.417 ; Orchestre National du Capitole de Toulouse ; Direction : Rinaldo Alessandrini.

Toscanini 2017 : 150ème

anniversaire



TOSCANINI, Arturo. Dossier spécial 2017 : 150 ans de sa naissance. Parmesan de naissance (Parme), le jeune Arturo (en 1867) démontre des dispositions étonnantes lors d'une tournée au Brésil où comme violoncelliste il participait dans l'orchestre

à une production d'Aida (1886) : il parvient à remplacer le chef désigné et dirige de mémoire toutes les dates du cycle... Alors qu'il défend les opéras de Catalani (dont il fait jouer la version révisée d'Edmea), Il est encore intimement impliqué à Verdi quand à la Scala, en 1887, comme violoncelliste, il participe à la création d'Otello (dont il assure le fameux solo de violoncelle qui introduit le duo du I. A partir de 1892, à 25 ans, sa carrière de chef décolle : à cette date, Leoncavallo lui confie la création de Paillasse, Puccini, celle de La Bohème (1896). En parallèle à son travail comme chef lyrique, Toscanini affirme tout autant une belle flamme expressive dans un cycle de concerts symphoniques (Schubert, Tchaïkovski, ...) en particulier au Teatro Regio de Turin dont il est directeur de 1895 à 1898. En 1895 aussi, Toscani ajoute à Verdi, un autre nom qu'il servira comme personne : Wagner (création italienne de Tristan et du Crépuscule des dieux).

DIRECTEUR DE LA SCALA A 31 ANS

La consécration se cristallise en 1898, quand il est nommé à 31 ans, directeur musical de La Scala. Intègre, scrupuleux quant au respect des partitions, Toscanini n'opère plus de coupures, ni n'aménage en rien dynamiques et nuances selon le bon vouloir et les caprices du chanteur. Il offre des versions légendaires de Tristan (1899), qui impressionne Siegfried Wagner lequel ne tardera pas à l'inviter à Bayreuth. La fureur et la fièvre expressive, l'urgence surtout sont ses qualités,

marquant d'un fer rouge chaque interprétation. Avec Toscanini, l'opéra gagne une nouvelle cohérence dramatique car il préserve l'unité et l'allant organique du flux musical, comme il respecte aussi la réalisation théâtrale des productions lyriques. Voilà pourquoi ses Verdi (Trouvère, Falstaff) frappent les esprits. Sous sa direction, débudent et s'imposent Chaliapine et Caruso. A la mort de Verdi en 1901, Toscanini dirige tout un cycle hommage, qui marque aussi la fin d'une période. Le chef bouillonnant décide de quitter La Scala.

RETOUR A LA SCALA EN WAGNERIEN TRIOMPHANT

Il s'engage pour Madama Butterfly de Puccini dans une version révisée ou triomphe la soprano Rosina Storchio devenue sa maîtresse). La direction symphonique s'élargit encore et Toscanini aborde aussi Debussy, Strauss, Mahler...). Fort d'une aura et d'un charisme indiscutable, Toscanini quadra est rappelé par La Scala qui accepte ses conditions : en 1907, il dirige Le Crépuscule des dieux dans une fosse renouvelée, plus grande. S'enchaînent des productions très applaudies : Pelléas et Mélisande (1908). Puis la même année soit en 1908, le directeur de la Scala, Gatti-Casazza, prend la tête du Metropolitan de New York : il emmène avec lui son chef reconnu, Toscanini, qui d'ailleurs doit composer avec l'autre maestro rival, Gustav Mahler, auquel est dévolu l'interprétation du répertoire germanique...

Jusqu'en 1915, Toscanini au Met est le grand champion de la modernité et de la création lyrique : le chef italien assure ainsi la création de La Fanciulla del West de Puccini (1910), Boris Godounov (1913), Ariane et Barbe Bleue (1911). En tournée à Paris en 1915, il fait découvrir aux parisiens Manon Lescaut de Puccini, encore une nouveauté et un succès absolu. De retour en Italie en 1915, Toscanini revient à la Scala en 1919, et y reprend ses créations chéries : Debora e Jaele de Pizzetti (1922), Nerone de Boito (1924), surtout Turandot de Puccini en 1926, qu'il arrête de diriger là où l'a laissé le compositeur.

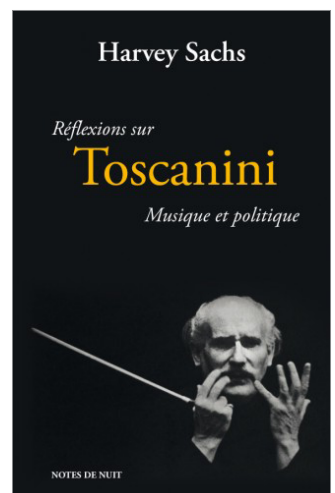
Alors que le fascisme progresse et que Mussolini aurait souhaité s'assurer son soutien comme premier maestro italien, Toscanini clairement antifasciste affirme sa liberté de pensée et d'action : il dirige le Philharmonique de New York (jusqu'en 1936), puis travaille avec un orchestre spécialement créé pour lui, le NBC (1937), loin de l'Europe devenue nazie. Avec le NBC, Toscanini, septuagénaire s'offre une nouvelle carrière où s'accumulent nombre de projets d'enregistrements tous réalisés pour RCA red seal, aujourd'hui heureusement réédités par Sony classical.

Après la guerre, Toscanini revient à la Scala en 1946 avant son 80^e anniversaire. IL est nommé sénateur à vie, bouclant ainsi une carrière lyrique et artistique indéfectiblement liée à la scène scaligène. Mais le maestro n'en a pas oublié pour autant son lien à New York : il y dirige son dernier concert (Wagner) le 4 avril 1954, avant de s'éteindre en 1957. Maestro charismatique et incandescent, Toscanini conduit les musiciens qu'il dirige au delà de leurs limites, parfois au prix d'un tempérament autocratique dont on a souvent regretter les outrances et la violence hors de propos. Colérique, emporté, passionné et perfectionniste, Toscanini ne savait pas se maîtriser : sa légende s'éloigne de l'excellence à cause de ce trait malheureux de son caractère. Le même reproche peut être adressé au chef allemand Klemperer, champion chez Malher mais comme Toscanini, emporté au delà de toute convenance : il est vrai dans le cas du maestro germanique à cause d'un dérèglement psychique, diagnostiqué maniaco-dépressif. Ce qui n'était pas le cas chez Toscanini.

LIVRES, CD

En 2016 est paru aux éditions Notes de nuit, la traduction en français de [» Réflexions sur Toscanini », essai par Harvey Sachs...](#)

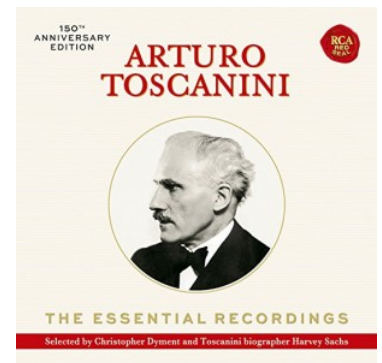
LIVRES, compte rendu critique. Réflexions sur TOSCANINI, musique et politique par Harvey Sachs (Editions Notes de nuit). Le biographe Harvey Sachs a publié dès 1991 son essai sur Toscanini (Reflections on Toscanini), en voici l'édition française, pour certains chapitres, réécrits, complétés, enrichis des nouveaux apports ou événements survenus depuis la parution du texte originel. Les 11 chapitres ou « réflexions » ont le ton de la mise au point, effaçant d'emblée certains préjugés ou contre vérités qui continuent pourtant d'entacher le mythe Toscanini. Né en 1867, alors que Brahms et Verdi composaient toujours, le chef italien légendaire n'eut qu'un seul tort, s'éteindre trop tôt à 90 ans (quand même), ou naître pas assez tard : car les témoignages de ses années fastes (les décennies 1930, 1940, 1950...) sont inexistantes ou rares ; l'homme télévisuel jouera de fait le jeu médiatique des caméras et sessions filmées qu'à la fin des années 1940, or la direction et le tonus avaient changé. Certes ici on relèvera des tournures parfois déclamatoires, intempestives, voire radicales, liées certainement à un agacement face aux détracteurs et critiques systématiques. Ce qui est surprenant, c'est dès le début, un règlement de compte et une attaque en règle, vis à vis des chefs narcissiques et télégéniques, généreux en manifestations émotionnelles et reconnaissance du public : Karajan et Bernstein. L'auteur en fait les exacts opposés d'un Toscanini,



raide mais droit dans ses bottes, sans compromission d'aucune sorte, infaillible, exigeant, ne s'abaissant à aucune marque de faiblesse ou de complaisance. L'art est sa vie. La musique, une vocation et la source d'un continuel dépassement.

CD, coffret [150th anniversary edition ARTURO TOSCANINI, The essential recordings \(RCA red seal / SONY classical\)](#)... CD,

coffret, annonce. ARTURO TOSCANINI, 150th Anniversary Edition / The essential recordings, 20 cd RCA red seal / Sony classical. 2017 marque les 150 ans de la naissance du chef italien légendaire, humaniste convaincu, militant anti nazi, Arturo Toscanini (décédé aussi il y a 60 ans, en janvier 1957). Supervisée par les spécialistes de Toscanini, Christopher Dymont et Harvey Sachs, la sélection opérée par Sony classical pour ce coffret de rééditions d'après les archives de RCA red seal, regroupe quelques unes des perles toscaniniennes, chef inspiré chez les Italiens, Verdi (intégrales d'Otello, avec Ramon Vinay, en 1947 et de Falstaff, avec Giuseppe Valdengo en 1950) et Puccini (intégrale de La Bohème, 1946) et aussi surtout, ses Wagner de New York (magistraux, réalisés en dehors du Bayreuth nazi) dont le coffret propose des extraits de La Walkyrie (1941) et du Crépuscule des dieux (1936), avec des solistes légendaires tels Helen Traubel, Lauriz Melchior... : immersion fragmentaire d'un chef éminemment lyrique. Mais le coffret de 20 cd offre davantage dont son geste ample, inspiré, toujours très intense...



ANNIVERSAIRES ET CÉLÉBRATIONS 2017 : Monteverdi, Méhul, Telemann



ANNIVERSAIRES ET CÉLÉBRATIONS 2017... 2017 est une année riche qui célèbre le génie musical de nombreux compositeurs majeurs, certains connus et bien documentés, tels **Monteverdi** (450ème anniversaire), d'autres moins applaudis et surtout mal estimés comme le romantique admiré de Berlioz et vrai gluckiste avant le spectaculaire et saisissant Spontini : [Méhul \(portrait ci contre\)](#). Symphonies, opéras sont recréés depuis 2016 (grâce au chef Bruno Procopio) et courant 2017

L'esprit du XVIII ème en particulier l'intelligence des Lumières est à l'honneur grâce au plus grand génie germanique après JS Bach, **Telemann**.

Voir nos dossiers spéciaux

2017 :



Méhul 2017...

Notre Beethoven

français. **Biographie. Etienne Nicolas Méhul (1763-1817)**. C'est le plus important compositeur d'opéras à l'époque de la Révolution et sous l'Empire. C'est aussi un tempérament symphonique d'une vitalité inouïe, proche d'un Beethoven, frénétique, orchestralement raffiné, d'une sanguinité inédite, au point d'avoir été appelé non sans

raisons, et c'est bien cette appellation qui en définitive résume le mieux, sa valeur : **le « Beethoven français »**. Depuis 2016 sont réenregistrés donc réestimés ses opéras *Adrien*, et le plus récent *Uthal*, – en sa singularité instrumentale sombre (que des altos), emblème d'un tempérament lyrique particulièrement original ; c'est aussi *Stratonice* qui est recréé en février à Paris... L'année Méhul 2017 s'annonce passionnante à suivre, retrouvez sur CLASSIQUENEWS, les temps forts et les événements à ne pas manquer



[Monteverdi 2017](#) ... pour les 450 ans de Claudio Monteverdi, l'inventeur de l'opéra. Claudio Monteverdi (1567 – 1643). 2017 marque les 450 ans du Crémonais Claudio Monteverdi, génie entre Renaissance et Baroque dont l'écriture sut exprimer comme nul autre avant lui, la profondeur et la sensualité du sentiment ; inventant au terme d'une longue évolution personnelle, l'opéra, grâce à ses styles implorant (prière de l'église), langoureux (désir amoureux) et surtout « concitato » (agité, celui énergique du combat : écouter ici le fameux Combattimento di Tancredi e Clorinda de 1638), Monteverdi maître d'une nouvelle harmonie, plus riche en accords dissonnants assumés, invente littéralement la langue lyrique, alors façonnée pour exprimer l'intensité du drame musical.

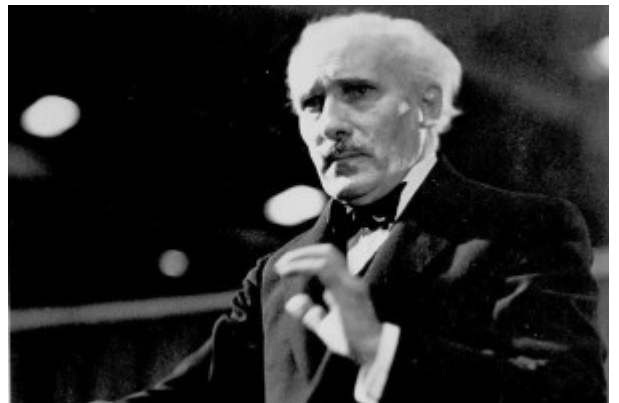


[TELEMANN 2017](#) ... **L'ANNEE TELEMANN 2017.** Pour 2017, plusieurs villes allemandes forment réseau pour célébrer l'anniversaire du compositeur baroque **Telemann (1681 – 1767)**. De son vivant, Telemann était le plus célèbre des musiciens vivants. **Le 25 juin 2017 marquera le 250ème anniversaire de sa mort.** Telemann est non seulement plus connu que Jean-Sébastien Bach au XVIII^e, mais il égale le Cantor de Leipzig par la qualité de son écriture et une pensée musicale aussi universelle que son contemporain. Aussi poétique que Haendel, même s'il n'écrivit pas autant d'opéras que le Saxon... [LIRE](#)

Côté interprètes, l'immense maestro légendaire **Arturo Toscanini**, lion militant contre l'Europe nazie aurait eu en mars 2017, 150 ans.

[DOSSIER TOSCANINI 2017](#)

... **TOSCANINI, Arturo. Dossier spécial 2017 : 150 ans de sa naissance.** Parmesan de naissance (Parme), le jeune Arturo (en 1867) démontre des dispositions étonnantes lors d'une tournée au Brésil où comme violoncelliste



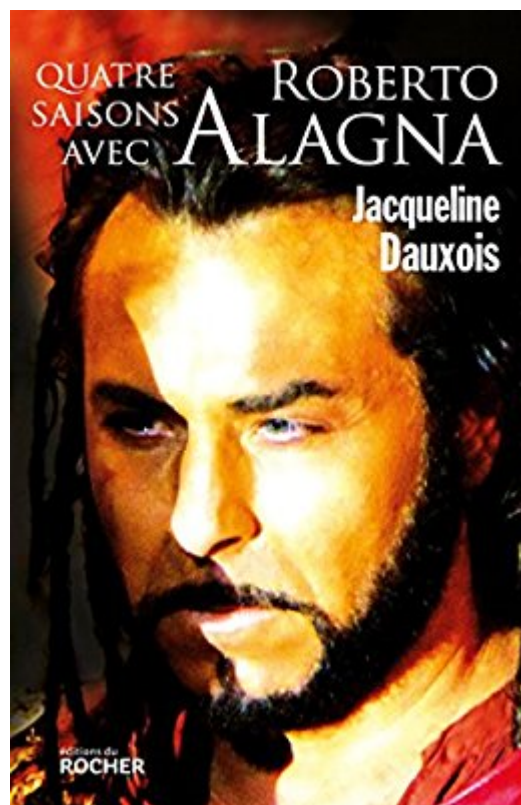
il participait dans l'orchestre à une production d'Aida (1886) : il parvient à remplacer le chef désigné et dirige de mémoire toutes les dates du cycle... Alors qu'il défend les opéras de Catalani (dont il fait jouer la version révisée d'Edmea), Il est encore intimement impliqué à Verdi quand à la Scala, en 1887, comme violoncelliste, il participe à la création d'Otello (dont il assure le fameux solo de violoncelle qui introduit le duo du I. A partir de 1892, à 25 ans, sa carrière de chef décolle : à cette date, Leoncavallo lui confie la création de Paillasse, Puccini, celle de La Bohème (1896). En parallèle à son travail comme chef lyrique, Toscanini affirme tout autant une belle flamme expressive dans un cycle de concerts symphoniques (Schubert, Tchaïkovski, ...) en particulier au Teatro Regio de Turin dont il est directeur de 1895 à 1898. En 1895 aussi, Toscani ajoute à Verdi, un autre

nom qu'il servira comme personne : Wagner (création italienne de Tristan et du Crépuscule des dieux).

PARUTIONS, RÉÉDITIONS... Pour chaque profil artistique, livres cd et dvd sont annoncés ou déjà parus pour fêter les sensibilités concernées. CLASSIQUENEWS fait le point et sélectionne tout au long de l'année 2017 ce qu'il faut absolument connaître, voir et avoir écouter pour être à la page. Consultez en fin de chaque dossier notre bilan des parutions spéciales 2017.

**LIVRES, annonce. Quatre
saisons avec Roberto Alagna
par Jacqueline Dauxois
(Editions du Rocher)**

LIVRES, annonce. Quatre saisons avec Roberto Alagna par Jacqueline Dauxois (Editions du Rocher). En s'appuyant sur des entretiens avec le célèbre ténor français, notre Kaufmann à nous, qu'elle a suivi pendant dix-huit mois, l'auteure trace le portrait du chanteur, sicilien de cœur et d'âme, c'est à dire entier, passionné, perfectionniste. Proche de l'interprète, au coeur du mystère de sa voix, elle décrit sa méthode de travail et ses recherches sur ses personnages : Alfredo, Manrico, Mario, Werther, Don José, surtout



Otello, récent grand défi (le visuel de couverture, Chorégies d'Orange 2014, le souligne particulièrement)... En 30 années de carrière et 60 personnages, **Roberto Alagna (né à Saint-Denis en 1963)** a marqué l'histoire de la scène lyrique. Sa récente signature chez Sony classical ce 29 janvier 2017 montre que, après avoir signé chez Deutsche Grammophon, l'interprète reste un acteur majeur de la scène opératique internationale. Se dédiant sans compter pour les grands rôles romantiques mais aussi les héros moins connus de l'opéra français... L'auteure évoque également sa carrière et ses différents rôles interprétés. La proximité et l'admiration souvent débordante pour son sujet, permet une immersion dans le creuset d'une voix mémorable qui est aussi portée par une personnalité attachante voire irrésistible. Voici un texte très subjectif, volontiers apologique mais qui reste intéressant tant il dévoile depuis les coulisses et les séances préparatoires, le processus de travail du chanteur. L'homme se précise comme l'artiste se démasque dans une série de sessions captivantes, réflexions, interrogations, approfondissement. Roberto le divo donne tout pour faire vivre ses personnages. Magnifique témoignage. Prochaine grande critique dans le mg cd dvd livres

GRAND REPORTAGE : Lakmé de Delibes à l'Opéra de Tours (janvier 2017), avec Jodie Devos, Benjamin Pionnier

GRAND REPORTAGE : Lakmé de Delibes à l'Opéra de Tours (janvier 2017). Lakmé de Léo Delibes est bien un chef d'oeuvre du romantisme français. En 1883, après la prosodie géniale de Bizet (Les pêcheurs de



perles), après l'ivresse juvénile d'un Gounod, à l'époque des triomphes européens de Verdi, Delibes, grand connaisseur du grand répertoire, « ose » cette Lakmé, orientaliste et très efficace dramatiquement. Benjamin Pionnier, directeur de l'Opéra de Tours et directeur musical souligne la dénonciation du fanatisme religieux, la qualité d'un drame amoureux et tragique, le profil bouleversant de l'héroïne sacrifiée ; Jodie Devos précise son approche du personnage ; Julien Dran rétablit la vérité sur le rôle de Gérald et Vincent Le Texier reprécise ce qui constitue la valeur du personnage de Nilakantha, le grand prêtre dont la tessiture est plus proche du baryton verdien que de la basse. Lakmé demeure le plus mal connu des opéras romantiques français : il était temps d'éclairer la partition d'un nouveau regard. Grand reportage © studio classiquenews.com / Réalisation : Philippe-Alexandre



REVELATION A L'OPERA DE TOURS... Même découverte pour le personnage du soldat **Gérald**, jeune officier anglais, certes angélique mais à la fin totalement épris, prêt à tout quitter, pour celle qui l'aura révélé à lui-même. Même constat pour le personnage du Brahmane,

autorité politique et religieuse qui hait les anglais et comme c'est le cas des barytons verdiens, marque les esprits par des nuances imprévues (air du II) car c'est aussi un père qui aime Lakmé, sa fille, même s'il n'hésite pas à l'utiliser pour démasquer l'étranger, sujet de sa seule vengeance. Ainsi, tout n'est pas si caricatural dans ce drame en trois actes. Et le grand raffinement de l'orchestration comme le soin apporté au parcours harmonique de la partition, soulignent le grand talent de Delibes à l'opéra.

A l'heure des schématisme rapides et des catégorisations faciles, la production présentée par l'Opéra de Tours convainc idéalement en restituant Delibes par sa grande réussite à l'opéra. Dans la force et la richesse d'une partition pas

seulement très esthétique : élégante certes, surtout efficace, dramatique, édifiante. Delibes, maître du ballet romantique (La Source, 1866, Coppelia, 1870, puis Sylvia, 1876)), brillant orchestrateur, démontre dans Lakmé un sens du drame dans la veine tragique. Il s'agit même au contrario de bien des opéras de la période, d'un opus sombre, inéluctable, inexorable, jusqu'à sa fin saisissante. Il n'y a qu'en peinture chez le peintre Gérôme, autre orientaliste riche en raffinement chromatique, que l'on constate un tel génie de l'action pathétique et tragique. Lakmé est une partition captivante qui ne réduit pas au duo des fleurs (Lakmé / Malika, I), et à la Scène et légende de la fille du paria, dit Air des clochettes, au II... Maître de chœur à l'Opéra de Paris, Delibes connaît tous les ressorts d'une bonne action lyrique : il le montre manifestement dans Lakmé.



Production événement CLIC de CLASSIQUENEWS d'autant plus éloquente et captivante que l'ouvrage est servi par une distribution qui flirte avec l'excellence, ainsi l'époustouflante et troublante soprano belge Jodie Devos, vrai diamant vocal dans un rôle dont elle transmet la subtile gradation psychologique, de l'enfant à la sublime amoureuse, de la piété obéissante au père, à la lumière éblouissante de l'amour totalement vécu... Prochaine critique complète de Lakmé de Delibes à l'Opéra de Tours, sur CLASSIQUENEWS.COM.



TOURS, Opéra. Lakmé de Delibes. Avec Jodie Devos, soprano... Benjamin Pionnier, direction. Les 27, 29 et 31 janvier 2017.

Informations
Réservations

[LIRE notre présentation de Lakmé à l'Opéra de Tours](#) /
Illustration 1 : Jodie Devos chante Lakmé à l'Opéra de Tours ©
A. Nabo de Sousa / Opéra de Tours 2017 – autres photos :
Gérald / Lakmé : Julien Dran et Jodie Devos © CLASSIQUENEWS
2017

DVD, compte rendu critique.

PUCCINI : Turandot (Chailly / Lehnhoff, 2015)

DVD, compte rendu critique. PUCCINI : Turandot (Chailly / Lehnhoff, 2015). UNE TURANDOT VISUELLEMENT EXPRESSIONNISTE DANS LA VERSION COHERENTE DE BERIO... Temps fort de la saison 2014-2015 de la Scala, cette Turandot façon Chailly et surtout Nikolaus Lehnhoff inaugurerait l'Expo universelle 2015 à Milan. Les moyens (importants) étaient donc investis – image milanaise oblige – pour réussir d'abord une méga production, au service d'une partition qu'ici même, Toscanini créait avec une passion devenue à juste titre légendaire. C'est donc Hollywood qui s'invite en Chine. Riccardo Chailly, réfléchi et soucieux de cohérence, enchaîne le dernier acte, – laissé inachevé par Puccini, selon la conclusion qu'en donne Luciano Berio.

Créé à Amsterdam, la production s'invite donc à Milan, ici en mai 2015 – filmée par Decca : nuit de cauchemar où triomphe le rouge omniprésent (mur de la cité interdite, sang versé depuis que la princesse vierge énonce victorieusement ses énigmes à tous ceux, jeunes princes, qui osent la demander en mariage...) ; s'y dessinent aussi d'étranges figures en costumes mi SYFY mi historiques, donnant l'impression d'assister à un volet inédit de Star Wars.



En rien gadget, mais dramatiquement juste, la mise en scène de

Nikolaus Lehnhoff confirme l'intérêt du travail défendu aujourd'hui par le metteur en scène : il analyse et met en lumière le passage et la métamorphose, de la vierge pétrifiée à la femme amoureuse, qui « ose » toucher le prince Calaf en fin d'action, car enfin humanisé, elle devient incarnée, ressuscite dans son corps enfin visible (avant, caché par une immense robe blanche d'une échelle suprahumaine), entité enfin humaine et désirante, reconnaissante à celui qui a décrypté ses énigmes, la libérant du fardeau pétrifiant qui la maintenait sphynge impénétrable mais douloureuse, prisonnière de sa propre promesse faite à son aïeule violée. De ce point de vue, le metteur en scène rétablit l'équilibre d'un drame qui laissé par Puccini, et malgré les rustines demandées par Toscanini à Alfano, souffrait de la maladresse de son ultime séquence. Or tout est là : le sujet central de l'oeuvre orientale de Puccini, réside dans ce passage de la pétrification à l'humanisation. En cela, Lehnhoff a bien joué.

Côté chanteurs, saluons la belle caractérisation des 3 ministres mandarins, huissiers usés par le protocole, dans leur superbe scène qui ouvre l'acte II : Ping (Angelo Veccia : le plus ardent, mordant), Pong (Blagoj Nacoski) et Pang (Roberto Covatta)



présents, complices, vivants. Ils font trois arlequins revisités, très justes, car leur costumes ici citent la référence littéraire de l'opéra de Puccini, Gozzi. Notons le très crédible **Timur d'Alexander Tsymbalyuk** qui fait un roi des Tartares noble, mais blessé. A ses côtés, la jeune esclave qui guide sa cécité, **Liù trouve en Maria Agresta une âme généreuse**, et surtout déterminée en première amoureuse de Calaf ; la noblesse autodéterminée du personnage est rarement

aussi bien exprimée.

Aleksandrs Antonenko a belle allure et vaillance communicative : son Calaf est volontaire – aux aigus parfois tendus et tirés, mais très expressifs, en somme l'agent rêvé pour Turandot et sa transformation finale.

Dans un rôle qu'elle a déjà chanté à Stockholm dès 2013, puis après Milan à New York et Zurich, la suédoise wagnérienne **Nina Stemme** affirme un métal sûr aux aigus ronds et chauds, ce qui renforce une incarnation croissante, idéale pour la transformation de la princesse, d'abord marmoréenne, virginale et hiératique (scène des énigmes au II), puis de plus en plus humaine, amoureuse, attendrie (III).



En plus de l'intonation crédible, la cantatrice ne manque pas de puissance, d'autant que le geste de **Ricardo Chailly** recherche souvent le décibel en place de l'atmosphère. Pour son retour sur la scène

scaligène, le chef pourtant capable de nuances, force souvent le trait, exacerbant certains rapports et plans, qui au final offrent une sonorité opaque : l'orchestre couvre les voix du plateau, et souvent dans la fosse, les cuivres submergent littéralement le tapis des cordes. Cependant, le chef lyrique se dévoile au fur et à mesure et l'on aurait tort de rester sur la première impression : le constat de départ est bientôt

nuancé grâce à la forte caractérisation que le maestro insuffle à chaque séquence : nerf glaçant voire terrifiant quand paraît la divine vierge du haut de son rempart de sang au II; puis, au III, direction plus souple, selon les méandres du duo Calaf/Turandot dans l'acte de Berio (créé par Chailly dès 2002). C'est le bénéfice de cette version « moderne », c'est à dire XXè : Berio s'immisce dans la psyché des deux amants dévoilés, écartant le décorum des deux premiers actes, surtout le kitsh de la version Alfano / Toscanini : il en résulte deux coeurs nouvellement révélés, fiancés dont le murmure fusionnel recouvré, exprime idéalement cette couleur intimiste, intérieure, « tristanesque », que Puccini avait en tête en laissant inachevé son dernier drame lyrique. Convaincant et captivant.



DVD, compte rendu critique. PUCCINI : Turandot. 1 dvd DECCA 074 3937 – Opéra en trois actes et cinq tableaux (inachevé) □ Livret de Giuseppe Adami et Renato Simoni d'après Carlo Gozzi □ Version de Luciano Berio créée en 2002. Enregistré à Milan, Teatro alla Scala, en mai 2015

Nina Stemme, Turandot
Alexander Tsymbalyuk, Timur
Maria Agresta, Liù
Aleksander Antonenko, Calaf
Carlo Bossi, Altoum...

Orchestre et Choeur de la Scala de Milan
Riccardo Chailly, direction
Nikolaus Lehnhoff, mise en scène

Genève, Grand Théâtre. Le 25 janvier 2017. Cavalli : Il Giasone, 1649. LG Alarcon / Serena Sinigaglia, mise en scène



Genève, Grand Théâtre.
Le 25 janvier 2017.
Cavalli : Il Giasone,
1649. LG Alarcon /
Serena Sinigaglia,
mise en scène. GRANDE
EXPLORATION DE L'OPERA
VENITIEN... Un [livre-
disque dédié à Cavalli
et l'opéra vénitien \(à
travers ses héroïnes](#)

[tragiques](#) : « *Heroines of the venetian baroque* » 2cd Ricercar), [une récente résurrection à l'Opéra Garnier à Paris \(Eliogabalo, ultime ouvrage cavallien sur un livret de Busenello / Paris, septembre 2016\)](#)..., le chef **Leonardo Garcia Alarcon** poursuit son exploration de la lyre vénitienne baroque à Genève avec ce *Giasone* pétillant, plutôt riche en

gags, dont la partition autographe (du moins l'un des manuscrits d'époque) se trouve toujours à la Bibliothèque Marciana de Venise (face au Palais des doges). Le mythe de la toison d'or comptant le chef des Argonautes partis à sa recherche, Jason, y gagne en rebondissements et séquences contrastées, selon la libre invention propre à l'opéra vénitien, l'un des plus imaginatifs depuis l'arrivée in loco du génie du genre, Claudio Monteverdi à partir de 1613. Composé en 1649 soit quasiment au milieu du Seicento (XVII^e italien), *Il Giasone* trouve ici un habillage fantaisiste dont les nombreux gadgets et références à toutes les époques, de la Renaissance à notre modernité, soulignent ce goût des Vénitiens pour le mélange des genres, voire un éclectisme qui n'oublie pas aussi une leçon mordante de réalisme psychologique. La mythologie et ses avatars est un prétexte à peindre la folie humaine mais sur un mode facétieux et satirique.



Emblème de cette réalisation où prime le plaisir du jeu scénique, le contre ténor vedette **Valer Sabadus**, sopraniste en réalité aux aigus aussi acides que finement caractérisés dont la présence dramatique et une certaine subtilité avaient fait les

délices déjà de la production d'[Elena à Aix en Provence \(2013\)](#) puis sur la scène d'Angers Nantes Opéra. [Un disque DHM récital lyrique mettant en avant son timbre très identifié](#) (**Valer Sabadus, Caldara, Nuovo aspetto, novembre 2015**), idéal pour les héros ou travestis à l'identité trouble et ambivalente nous avait de la même façon totalement convaincus : Sabadus est d'emblée plus naturel que ses « rivaux » actuels, eux aussi mis en avant par leur aîné à tous, ME Cencic : le surestimé David Hansen, à la ligne vocal souvent étranglé, et surtout Franco Fagioli dont on avait constaté la petitesse du

volume sonore, dans le vaste espace de Garnier (Lire notre compte rendu d'Eliogabalo, ci dessus mentionné). Volage, habile, et pourtant déloyal – Giasone a fécondé deux femmes différentes dont il a eu des enfants de chacune-, le héros ici brossé avec panache et engagement trouve néanmoins de véritables élans amoureux crédibles voire saisissants, grâce au couple fusionnel que le chanteur réalise avec la mezzo-soprano **Kristina Hammarstöm**, interprète de Médée. Leur deux timbres produisent une alliance captivante sur scène qui donne chair et intensité à leur passion contrariée.

L'autre grand rôle féminin, rivale de Médée : Isifle, trouve en **Kristina Mkhitaryan**, une figure touchante par sa sincérité angélique, rafraîchissante et d'une candeur directe (sublime lamento final). Comme Sabadus, la soprano articule et soigne ses récitatifs, qui rappellent le sont un éléments fondamental de la continuité du drame musical vénitien ([VOIR ici notre grand reportage sur le récitatif italien baroque / grand reportage vidéo Atelier vocal / récitatif italien et français du XVII^e](#)). Ainsi se précise le théâtre vénitien du premier baroque, dans la veine du maître de Cavalli, Monteverdi : délire satirique et justesse des sentiments exprimés. Quand s'énonce une pique parodique ou cynique, la langueur grave de sentiments vrais n'est jamais loin. Voilà en quoi, l'opéra baroque « inventé » par Monteverdi à Venise (au début des années 1640, avec l'Incoronazione di Poppea) continue de nous interroger par l'équilibre des registres poétiques qu'il permet et sait cultiver.

Autre élément piquant et tout autant impliqué dans la facétieuse galerie de portraits ainsi présentée, l'Oreste à la fois noble et amusé du très respectable **Willard White**, plus familier des grandes productions romantiques... le cuivre patiné et magnifiquement poli de ses graves sonne idéalement comme ceux d'un grand héros de l'Antiquité. Ajoutons l'Egée de **Raul Gimenez**, stylé et racé, qui avec son valet Démos (épatant **Migran Agadzanyan**, en volume comme en expressivité) forme une

paire, dramatiquement irrésistible. Leur donnent la réplique l'Alinda délirante de **Mariana Flores** (épouse à la ville du chef Alarcon), le Cupidon déjanté de **Mary Faminear**, enfin la Delfa rien que lascive et paillardes du contre ténor **Dominique Visse** qui a fait des rôles travestis du théâtre vénitien, une spécialité toujours autant piquante.

Alarcon soigne l'articulation et les rebonds expressifs de son ensemble Capella Mediterranea. On souhaiterait parfois davantage de ciselure suggestive car souvent c'est l'emphase drôlatique qui prend le dessus, au détriment des épisodes plus introspectifs. Mais la volupté et l'ardent désir qui stimulent et excitent la tension collective s'accomplissent souvent dans une production qui aurait pu sombrer dans l'étalage et la confusion des détails. L'attention aux climats, atmosphères et paysages (tempête, nuits et sommeils, scènes de pure comédie, folies et confrontations amoureuses... y sont allégories de l'âme) est pourtant préservée, de sorte que l'on sort du spectacle, comme c'est le cas des meilleurs opéras monteverdians : l'esprit à la fois déconcerté par la vivacité des séquences satiriques, mais aussi envoûté par le charme d'une musique érotique. A voir et à applaudir indiscutablement.

Genève, Grand Théâtre. Le 25 janvier 2017. Cavalli : Il Giasone, 1649. Drame musicale en un prologue et 3 actes. Livret de Giacinto Andrea Cicognini. Créé le 5 janvier 1649, Venise, Teatro San Cassiano. Version remaniée par Leonardo García Alarcón. Serena Sinigaglia, mise en scène. Nouvelle production. [A l'affiche de l'Opéra de Genève jusqu'au 7 février 2017.](https://www.geneveopera.ch/programmation/saison-16-17/il-giasone/)
<https://www.geneveopera.ch/programmation/saison-16-17/il-giasone/>

Diffusion sur [Espace2 / Radio Télévision Suisse](#) / Samedi 18 février 2017 à 20h

LIVRES, annonce. Stéphanie Kalfon, Les Parapluies d'Érik Satie, (Éditions Joëlle Losfeld, 2017)

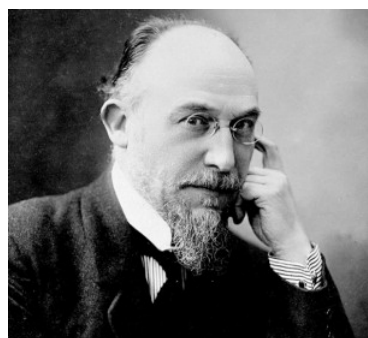
LIVRES, annonce. Stéphanie Kalfon, Les Parapluies d'Érik Satie, (Éditions Joëlle Losfeld, 2017). A partir de l'inventaire des objets de son « antre » à Arcueil, laissés intacts après sa mort (dont 2 pianos inopérant et les fameux 14 parapluies identiques), catalogue des biens transmis par Milhaud, l'auteur reconstitue le caractère et les événements ayant découlé sur

cette accumulation poussiéreuse qui ne cesse d'interroger... Comment Satie en est arrivé là ? Que s'est-il passé dans sa vie pour devenir cet original absolu, indolent au sourire lointain que sa timidité faisait passer pour un arrogant mutique ? Le style cultive comme la musique de cet indiscipliné déterminé, le silence, la lenteur, l'ennui. On pénètre dans les arcanes d'une sensibilité sans équivalent alors, où à rebours de la conformité hypocrite et lâche (incarné par le Conservatoire qu'il quitte à 2 reprises), le compositeur pense le monde et le sens même de l'art musical en actes de pure poésie. C'est un pianiste pourtant reconnu, doué d'un son exquis, mais dont les humeurs et la nonchalance affichée déplaisent aux tenants de l'autorité et du goût officiel. Eric est de venu Erik, avec un « k », tel est



l'auteur qui se veut rebelle viking contre la société bien pensante.

Solitaire et jaloux de son intégrité artistique, Erik Satie a trente-quatre ans. en 1901... Sans ressources et sans avenir professionnel, il délaisse Montmartre et l'auberge du Chat Noir pour une chambre de banlieue sordide où, coincé entre deux pianos désaccordés, il boit autant, ou plus, qu'il compose.



Sans complaisance pour la médiocrité collective qui l'environne, Satie se dresse ici dans un portrait taillé en facettes, comme un gemme à l'esprit moqueur et la formule mordante. L'auteure mêle le ton de l'essai biographique et aussi la liberté d'un scénario libre qui néanmoins, scrute son sujet et son modèle avec une passion millimétrée, toujours soucieuse de vérité ; car toucher à l'essence du mystère Satie reste un défi de taille... Prochaine grand critique dans **notre [mag cd dvd livres de CLASSIQUENEWS.COM](http://mag.cd.dvd.livres.de.classiquenews.com)**

LIVRES, annonce. Stéphanie Kalfon, Les Parapluies d'Érik Satie, (Éditions Joëlle Losfeld, 2017). **CLIC de CLASSIQUENEWS de février 2017**

Lecture & rencontre

Lecture du livre « Les parapluies d'Erik Satie », et rencontre avec l'auteure, Stéphanie Kalfon à [PARIS, Maison de la poésie, samedi 4 février 2017 – De 20h à 21h30](http://paris.by-night.fr/soiree/stephanie-kalfon-les-parapluies-d-erik-satie.html). Réserver votre place :

<http://paris.by-night.fr/soiree/stephanie-kalfon-les-parapluies-d-erik-satie.html>

CD, compte rendu critique. MENDELSSOHN : Elias, 1846 (Hengelbrock, 2016, DHM)

CD, compte rendu critique. MENDELSSOHN : Elias, 1846  **(Hengelbrock, 2016, DHM).** Après le succès remporté par son Paulus, Felix Mendelssohn (1809-1847) compose son dernier grand chef-d'œuvre, l'oratorio Elias, en 1846. Le livret s'appuie sur le portrait que fait le récit biblique du prophète Élie, au premier livre des Rois, ainsi que sur d'autres textes bibliques (Esaïe, Psaumes, ...). Personnage d'une vraie dimension épique, passionné et volontaire, Élie évolue au fil de l'oratorio gagnant en confiance, se révélant à lui-même et prenant conscience de sa foi dans un rapport de plus en plus sobre et intense à Dieu (idéalement exprimé dans les citations à la flûte et surtout et au hautbois : arioso « Ja, es sollen wohl Berge weichen »., dans l'acte II)... Créé au festival triennal de musique de Birmingham (avec pas moins de 400 exécutants), le drame édifiant, est joué chaque année de 1840 à 1930 lors du Three Choirs Festival. Il faut une grande expérience des effectifs importants et aussi un sens de la dentelle instrumentale autant que vocal (chez les chœurs que chez les solistes) pour réussir l'interprétation de ce défi dramatique et sacré. Inscrit dans l'avant dernière année de la courte carrière de Mendelssohn, l'ouvrage ainsi conçu dévoile les dernières recherches du génial Felix, conteur épique autant que fin portraitiste : le portrait d'Elie/Elias

revêt dans le cours de l'action, une humanisation de plus en plus admirable, vertueuse et lumineuse. La progression en est l'élément moteur. L'humain et le divin, l'histoire et la prière individuelle se résolvent et fusionnent dans cette vaste peinture musicale particulièrement ciselée.

En témoignent aux côtés des airs du héros, les sections dévolues surtout dans la partie 2, à la soprano (« Höre Israel » air inaugural qui est le plus long : plus de 5mn), et au ténor.

Après l'ouverture fuguée à la Bach, se succèdent en une narration libre et animée, 42 numéros qui racontent le défi du prophète Elie lancé à la face des prêtres de Baal: le héros, en saint miraculeux y guérit le fils d'une veuve, et critique sans ménagement le roi d'Israël, Ahab, comme il réprimande la reine Jézabel. Mais celle-ci soulève son peuple contre le suractif prophète... qui démontre sa filiation divine et miséricordieuse en obtenant la pluie tant espérée (elle n'était pas tombée depuis 3 années), sur le Mont Carmel. Elie, ardent défenseur et proclamateur du monothéisme en des temps chaotiques et barbares, incarne aussi la détermination provocatrice de l'homme désireux d'élever ses semblables: le Prophète n'hésite pas à secouer la somnolence du peuple élu: "Jérusalem, toi qui tues tes prophètes!". En cela, Elie préfigure cet autre prophète, Jochanaan, qui lui aussi châtie sans mesure l'impie, la corruption, la paresse, tous les vices de ses semblables... Ayant achevé son oeuvre, Elie rejoint le ciel sur un char de feu, au moment où le choeur admiratif entonne un hymne en l'honneur de cet homme admirable qui sut leur montrer la voie par ses actions de grâce.



SUBLIME FRESQUE CHORALE. D'un bout à l'autre, l'écoute se nourrit d'un sens dramatique de grande qualité, grâce au chœur épatant, à l'orchestre sur instruments d'époque, l'un des meilleurs actuellement et indiscutable même dans ce répertoire germanique romantique du milieu XIX^e : **Thomas Hengelbrock** ne fait pas qu'accompagner et planter le caractère de chaque section : l'orchestre défend de bout en bout une suractivité riche en contre

champs qui ourle et nimbe toute la construction dramatique, fouillant l'expressionnisme de toutes les parties, aussi diversifiées soient-elles, pour le chœur, les courts récits des solistes, leurs airs plus développés... Direction équilibrée et claire, éloquente et détaillée, pourtant très allante et douée d'une souple motricité, le geste de Thomas Hengelbrock peut compter sur les ressources superlatives de ses équipes **Balthasar Neumann Ensemble**, – orchestre et chœur. Le maestro fait merveille par son intelligence sonore, sachant vaincre le défi des étagements et des pupitres démultipliés : groupes de solistes, solistes, chœur, orchestre. Jamais le nombre n'épaissit la riche texture. Le quatuor des solistes au II (41.a) est de ce point de vue, le plus réussi : d'une transparence incarnée, en cela proche du sentiment qui habita Berlioz, témoin de la reprise du drame en 1847 : frappé et saisi par le sentiment de recueillement et de ferveur sincère qui émane d'Elias.



La ferveur électrique, grandiose et sublime sans jamais de solennité ni de pompe d'un Mendelssohn finalement très schumannien, se déploie ici dans un théâtre sacré qui exalte la tendresse et comme Schumann, un élan de l'âme, viscéralement ascendant, de plus en plus solarisé. Le relief des personnages est indiscutable, même si l'on dénote ici et là, un essoufflement voire un style ampoulé dans l'abattage linguistique (chez la basse **Michael Nagy**, en particulier dans son air du II: « es ist genug »). Mais au fil de la prise, son intonation trouve l'énoncé juste, de plus en plus assuré. A ses côtés : la soprano **Genia Kühmeier** (timbre habité, cuivré et souvent justement halluciné, constamment sincère, en ce sens le plus bouleversant), la mezzo ardente, articulée (vrai modèle à ce niveau : [son dernier cd Farinelli est un must](#)), [Ann Hallenberg](#) enthousiasment et hisse le niveau à son plus haut. Le verbe frémit et les séquences avec le chœur sont remarquables de précision en dynamiques et engagement. Mais c'est assurément au niveau de l'orchestre que les pépites se révèlent les plus nombreuses : couleurs, accents, nuances, contours des alliances de timbres, suggestion du tissu symphonique sont autant d'aspects qui montrent tout ce que le Schumann de Faust ou La Peri, doit à l'olympisme fervent, tendre et éblouissant de Mendelssohn. Voici l'un des enregistrements d'oratorio romantique germanique récent – avec le récent [Manfred de Schumann par Fabrizio Ventura](#), parmi les plus convaincants de ces dernières années. Chaque détail sert au souffle général, révélant la lyre exaltée, hallucinée et infiniment poétique des Romantiques d'Outre-Rhin. Une révélation assurément. D'où notre **CLIC découverte de février 2017** pour cet enregistrement en tout point remarquable.



FELIX MENDELSSOHN: ELIAS

2 CD DHM, DDD, 2015 – 4686880 – Enregistrement
réalisé au Konzerthaus de Dortmund, en janvier 2016

MICHAEL NAGY, Elias
LOTHAR ODINIUS, Ahab/Obadjah
GENIA KÜHMEIER, Witwe
ANN HALLENBERG, Königin
BALTHASAR-NEUMANN-CHOR & -SOLISTEN
BALTHASAR-NEUMANN-ENSEMBLE
THOMAS HENGELBROCK, direction

<http://www.classiquenews.com/cd-compte-rendu-critique-schumann-manfred-ventura-1-cd-ars-produktion-2015/>

<http://www.classiquenews.com/cd-compte-rendu-critique-farinelli-a-portrait-un-portrait-par-ann-hallenberg-aparte-2011/>

TOURS, Opéra : première de Lakmé ce soir

TOURS, Opéra : ce soir première de Lakmé de Delibes (1883). Événement lyrique de ce début d'année, la production de l'opéra orientaliste de Delibes, Lakmé, permet à la jeune soprano belge Jodie Devos d'affirmer un tempérament dramatique aussi juste qu'est étincelant son chant agile et lumineux ; Jodie Devos montre une finesse et une intelligence vocale qui bouleverse littéralement. Une jeune étoile déploie ainsi son superbe tempérament, rendant cette production romantique à

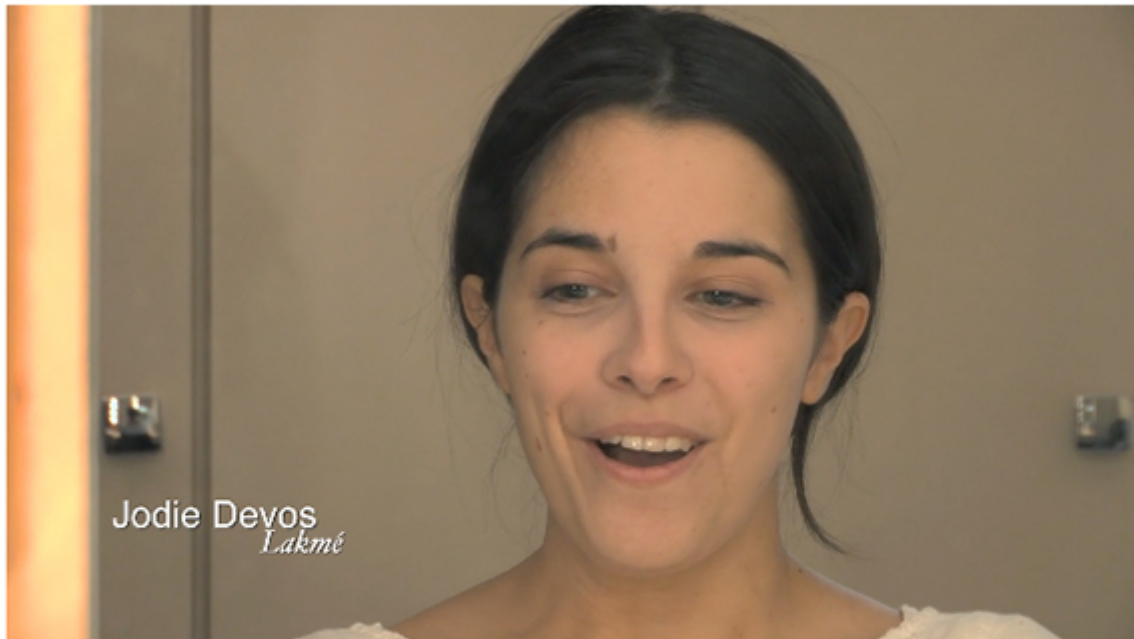


l'Opéra de Tours, absolument incontournable. Classiquenews lui a décerné son « **CLIC** » de **CLASSIQUENEWS**, coup de coeur de notre Rédaction. **VOIR ci après nos 2 contenus vidéos exclusifs :**

[**LAKMÉ – TEASER vidéo de Lakmé de Delibes à l'Opéra de Tours,**](#)
avec Jodie Devos sous la baguette de Benjamin Pionnier :



[**LAKMÉ – REPORTAGE vidéo : Benjamin Pionnier et Jodie Devos**](#)
[**expliquent les qualités d'un ouvrage méconnu**](#) comme la
profondeur d'un personnage net out point admirable : jeune
amoureuse romantique, loyale et bouleversante par sa grâce
morale...



1 2 3 4 5



en lire +

REPORTAGE VIDEO. Lakmé à l'Opéra de Tours (27, 29 et 31 janvier 2017). Lakmé est un sommet de l'opéra français romantique dans la veine orientaliste, inspiré par Loti. Créé en 1883, l'opéra met en lumière la découverte par la jeune héroïne hindoue, de l'amour, le véritable et pur sentiment qui la conduit de fille obéi...

TOURS, Opéra. Lakmé de Delibes. Avec Jodie Devos, soprano...
Benjamin Pionnier, direction. Les 27, 29 et 31 janvier 2017.

[LIRE notre présentation de Lakmé à l'Opéra de Tours](#) /
Illustration 1 : Jodie Devos chante Lakmé à l'Opéra de Tours ©
A. Nabo de Sousa / Opéra de Tours 2017 – autres photos :
Gérald / Lakmé : Julien Dran et Jodie Devos © CLASSIQUENEWS
2017

